

ÉLISABETH MAUBERT

AU BAR
DU JARDIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

..

..

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042535797

Dépôt légal : octobre 2026

28 juin 1953 : une bombe tombe sur notre appartement des Caillols. Non je ne me trompe pas de date, c'est bien 1953. Maman vient d'être appelée par un voisin : notre papa est tombé de la toiture sur laquelle il travaillait aujourd'hui. Mon papa est plombier.

Nous sommes dans la grande pièce qui sert aussi de cuisine. Notre appartement, qui jouxte le bar, est composé de cette grande pièce et, à l'étage, de chambres, d'une salle de bains et des toilettes. Tout au-dessus, une grande salle dans laquelle nous avons fêté la communion de ma sœur aînée. Elle a sept ans de plus que moi, c'est beaucoup car elle est déjà au lycée Marseilleveyre ; mon frère a, seulement, un de plus.

Nous nous tenons la main, tous les trois, en priant : « Faites que ce ne soit rien !... Faites mon Dieu, que ce ne soit rien !... » Mais cette fois, le Seigneur ne nous a pas écoutés : notre papa est parti au ciel, il a laissé sa caisse à outils. Là-haut, il n'en aura plus besoin.

Que garder comme souvenirs de ce père, Charles qui nous a quittés à l'âge de trente-neuf ans, moi qui en avais six ? Maman a pris toute la place. Je n'ai jamais eu de manque, du moins je le pensais. Son caractère fort nous a éduqués d'une main de fer. Cependant, j'ai appris par la suite, lorsque j'avais une dizaine d'années, que si j'existais c'est uniquement parce que mes parents avaient perdu, six ans après la naissance de Gabrielle, une petite fille de six mois d'une maladie infantile. Quel dommage si je n'avais pas été là !

Peu de souvenirs de ce quartier des Caillols situé dans le douzième arrondissement de Marseille, entre Saint-Barnabé,

la Valentine et Saint-Julien. Une rue qui conduisait à mon école maternelle, des champs d'un côté et de l'autre, même pas une rue, mais un chemin. Régulièrement, nous allions chercher le lait dans une ferme qui se trouvait dans les environs. Mon frère Pierre, le dissipé, marchait très vite, courait plutôt même ; moi, je traînais car j'avais mal au pied et Gaby nous hurlait après :

— Pierrot, ralentis, et toi, Bébelle arrête de cueillir des fleurs, on va être en retard !

Mais c'était inutile. Nous n'écoutions pas ou très peu. C'était pour nous une belle promenade !

À cette époque, une charrette traînée par un cheval, passait tous les matins pour vider les tinettes, car beaucoup d'appartements ou de maisons n'avaient pas les toilettes. Les habitants connaissaient son heure de passage. À ce moment, le responsable passait dans les rues en criant :

— Tinette, tinette, sortez vos tinettes !

En fait, dès qu'ils étaient pleins, ces seaux hygiéniques étaient vidés dans des sortes de placards où se trouvait la fosse d'évacuation, près des habitations, le tout fermé par une porte pour éviter les odeurs. Nous, nous des W.-C., mais il était dit qu'ils ne fonctionnaient pas, donc nous ne nous en servions pas. Nous n'avons su que ce n'était pas le cas que quand nous sommes partis...

Autre souvenir : la fête du village. Les Caillols était à cette époque un village et, à cette occasion, je me promenais sur une charrette, vêtue du traditionnel costume provençal : une robe taillée dans un tissu à dominance rouge, avec un fichu sur les épaules, un tablier blanc par-dessus, et sur la tête un chapeau en drap blanc également, bordé de dentelle. Mon papa guidait le cheval pour nous faire faire le tour des lieux, accompagné par une musique jouée par des tambourinaires, des joueurs de gaboulet, une flûte qui se joue d'une seule main, et de tambourin, un instrument de percussion de la famille des tambours sur cadre. Ma sœur était sur le cheval. Il s'agissait d'avoir le plus bel attelage pour gagner

le « gaillardet », c'est-à-dire la bride d'un cheval richement ornée de grelots et de miroirs. Cette année-là, c'est mon papa qui avait été le « capitaine », comme d'ailleurs il l'avait été l'année précédente. Après cet événement, j'étais partie toute seule m'acheter des bonbons ; au retour, bien sûr, je m'étais fait gronder par mon père car je n'en avais pas le droit.

Un troisième souvenir me revient en mémoire : mes parents possédaient une voiture noire, modèle Panhard Dyna, avec laquelle nous nous étions rendus chez un client de mon papa. Un client fortuné, chez qui il avait effectué de nombreux travaux très délicats et qui nous avait invités à déjeuner dans sa belle propriété pour le remercier. Bien entendu, Maman nous avait habillés pour la circonstance, pour faire honneur à ces personnes ; elle aussi, avait revêtu une très belle robe. À table, voilà qu'une bonne nous sert du concombre ; je n'en avais jamais mangé et cela ne m'inspirait pas ! Mon papa a tenu absolument à ce que je goûte les morceaux placés dans mon assiette et, surtout, que je les finisse. J'avais beau pleurer, rien à faire ! Mais j'ai fini par tout avaler en faisant une grimace épouvantable.

Voilà, ce sont mes seuls souvenirs. Bien triste, direz-vous...

Mais quelques photos me rappellent aussi cette période. Comme ce cliché où l'on nous voit sur la Canebière, la grande artère de Marseille, tous les trois, Maman, Papa et moi. Mon père est beau, grand et très mince, un bel homme ! Maman, plus petite que lui, mesure un mètre cinquante-six, mais elle est si belle, avec un sourire éclatant qui illumine son visage ! Notre papa, un travailleur de première, tout en occupant son emploi, aidait ma mère à s'occuper de ses différents commerces successifs : une épicerie, un magasin alimentaire à l'enseigne de Casino, puis des bars. Jeune fille, elle avait occupé un emploi de sténodactylo, mais après son mariage, elle n'avait plus voulu travailler dans les bureaux. Elle a toujours aimé tenir des commerces, car cela lui permettait de mieux s'occuper de nous en étant à proximité. Aux dires de

ma sœur Gaby, Maman était très dure avec son mari et Papa ne restait jamais sans rien faire. Un vrai bourreau de travail !

À plusieurs reprises, lorsque je faisais passer les épreuves pratiques au lycée privé de La Cadenelle, tout près des Caillols – j'étais alors professeur d'économie gestion administrative dans des lycées généraux et technologiques –, j'ai eu le courage de retourner dans cet ancien village, mais mes souvenirs étaient très vagues, et, de plus, l'endroit avait énormément changé. Le *Bar des Caillols*, notre bar, situé dans la Grand-Rue, était fermé ; il n'y avait qu'un tabac, sur la droite. Était-il là avant, à mon époque ?... Honnêtement, je ne m'en souviens pas. J'y suis allée boire un café mais je ne voyais personne qui aurait pu me renseigner. Le patron que j'ai questionné m'a dit qu'il n'était pas là à cette époque. Des maisons avaient été construites à la place des terrains vagues. Seule l'église restait la même, avec ses jardins adjacents et son cimetière. Lors du mariage du frère d'une de mes élèves avec qui j'ai gardé des contacts amicaux, j'ai eu l'occasion de rentrer à nouveau dans cet édifice, mais les souvenirs n'y étaient plus.

Après le drame, maman a vendu le commerce. Pour nous éloigner de cette pénible situation, elle nous avait confiés à des personnes qui étaient pour nous de parfaits inconnus et qui habitaient dans le village des Souches, en Ardèche. Ces personnes avaient recueilli Papa et son frère lorsqu'ils avaient été placés à l'Assistance publique. Mon père avait gardé des relations avec ces personnes et son frère nous a donc emmenés chez eux. Pour la petite histoire, il avait fait payer l'essence à Maman...

Nos gardiens étaient des paysans qui nous faisaient garder leurs chèvres mais qui oubliaient de nous donner à manger. Les toilettes étaient séparées de la maison ; pour y accéder, nous passions à proximité de la porcherie, devant laquelle se trouvait la réserve d'eau et où la boue s'épandait en permanence. Nos chaussures, déjà bien abîmées, se transformaient en bateaux d'eau et de terre.

Ma tante, Louise, sœur de notre mère, mon oncle, Gaston et maman Thérèse étaient venus nous rendre visite ; lorsqu'ils se sont rendu compte que nous avions bien maigri – nous n'étions déjà pas très épais avant d'arriver –, ils nous ont récupérés pour nous confier à la tante Maria, tante du côté de mon père. Là, c'était mieux ! Nous y sommes restés jusqu'à la rentrée des classes.

Puis nous sommes revenus à Marseille. Ma grand-mère maternelle habitait toujours dans une maison appartenant à mes parents, qu'ils avaient occupée un temps puis qu'ils avaient quittée lorsqu'ils avaient eu des commerces dans différents endroits : un bar au Roucas-Blanc, mais l'affaire n'a pas abouti, puis, pendant la guerre, un magasin Casino au Terrail, dans le même quartier, qui se trouve au bas de Notre-Dame-de-la-Garde, édifice créé en 1214, dédiée à la Vierge et lieu de pèlerinage pour les marins et les Marseillais qui la considèrent comme leur protectrice. Ma tante et mon oncle habitaient là et mes parents avaient voulu se rapprocher de leur famille.

Gaby avait cinq ans à peine, mais déjà dégourdie pour voler le chocolat obtenu avec les tickets de rationnement en compagnie de notre cousin Alain, le premier fils de mon oncle et de ma tante. Dès qu'elle le pouvait, elle s'échappait pour aller à l'école primaire qui se trouvait à proximité, école qu'elle a fini par intégrer à ses six ans, en septembre. Puis, elle a changé d'établissement car nos parents ont encore déménagé pour prendre une épicerie dans le quartier de Malpassé, dans le treizième arrondissement, où je suis née. Peu après, ils s'installèrent au Cabot, quartier du neuvième arrondissement, pour prendre une autre épicerie. Ensuite, ce fut un bar sur une place, avec l'appartement à côté, aux Olives, près des communes d'Allauch et de Plan-de-Cuques.

Notre grand-mère, la mère de Maman, vivait avec nous. Un meurtre ayant eu lieu dans le bar, nos parents n'ont pas tenu à rester et ont déménagé une nouvelle fois pour aller

aux Caillols où là, ce ne fut pas un meurtre qui nous a chassés mais un deuil, un terrible deuil.

Notre grand-mère, mémé Daucan, s'occupait bien de nous. La journée, parfois, nous étions gardés par des connaissances de mes parents, Victorine et Ange, toujours dans le quartier Vauban, en attendant d'avoir notre nouveau commerce.

Victorine et Ange essayaient de nous rendre la situation moins triste. Souvent, l'après-midi, ils nous emmenaient, rendre visite à des connaissances à eux. J'ai souvenir ainsi de m'être retrouvée dans une salle de séjour et, comme je m'ennuyais, de me tourner à droite et à gauche ; là, dans une pièce dont la porte était restée ouverte, une chambre, j'aperçus, au fond, sur un grand lit, une personne âgée, couchée, qui, de loin, me faisait des signes avec la main, comme si elle me menaçait. Moi, j'avais peur mais, en même temps, j'étais attirée par ce regard, par cette main. Puis, peu à peu, nous avons cessé d'aller faire des visites et Victorine et Ange s'occupèrent de moins en moins de nous au fur et à mesure que nous grandissions. Avec eux, nous sommes allées à Notre-Dame-de-la-Garde prendre l'ascenseur, qui existait encore à ce moment-là mais qui allait être détruit dans les jours qui ont suivi. Une chance que la descente ait pu s'organiser !...

Avec ma sœur Gaby, j'ai eu l'occasion de retourner dans le village de l'Ardèche où nous avons été envoyés. Bien sûr, les souvenirs de ma sœur étaient plus importants que les miens, car elle était plus âgée à l'époque. Le village était pratiquement abandonné, mais nous y avons retrouvé la maison où nous avons passé nos vacances, abandonnée elle aussi. Tout était en friche, quelle désolation ! Pourtant, l'endroit avait gardé son charme, ses odeurs de chèvres qui n'avaient pas disparu, la végétation sauvage, et la boue aussi, car il avait plu quelques jours auparavant.

Dans leur jeunesse, mon papa et son frère avaient été confiés à l'Assistance publique car leur père, Henri Farinetti,

dit pépé Ficelle, que nous n'avons jamais connu, buvait et leur mère ne s'en occupait pas. D'ailleurs, lorsque j'étais enfant, je pensais que ce n'était pas leur maman, mais leur belle-mère tellement elle était indifférente à ses propres enfants et à nous. Mémé Vincent – on l'appelait ainsi, mais son vrai nom était Louise Pogetti – habitait dans une maison pas très loin de chez nous et, de temps en temps, nous allions lui rendre visite. Nous ne savions pas pourquoi, son accent n'était pas celui du Sud, mais plutôt un accent parisien. Elle nous confectionnait des vêtements. Je me souviens de deux robes qu'elle nous avait faites : celle de Gaby avait mes manches, et la mienne, celles de ma sœur.

Mémé Vincent venait souvent chez nous, non pas pour aider Maman mais pour discuter avec elle et, surtout, pour boire quelques verres. Elle fumait énormément, ce qui, bien sûr, nuisait à sa santé. Un jour, ne la voyant pas arriver chez Maman, nous sommes passés chez elle pour en connaître la raison : une attaque l'avait terrassée en pleine nuit. En arrivant, nous l'avons trouvée morte dans son lit, et ce dans la plus grande indifférence.

Cette mémé Vincent avait habité un appartement dans les vieux quartiers de Marseille, dans le quartier du Panier et du fort Saint Jean, dans le deuxième arrondissement, la rive nord du Vieux-Port, la partie la plus ancienne de Marseille, Massalia, créée en 600 avant Jésus-Christ. Plus tard étaient arrivés étaient les Piémontais, au treizième siècle. Puis ce furent les Napolitains, dont faisait partie la famille de mes parents. L'église Saint-Laurent est devenue le lieu de culte des pêcheurs italiens. Le quartier a conservé ses ruelles étroites malgré la destruction d'une partie d'entre elles au dix-neuvième siècle, lors du percement de la rue de la République, puis au vingtième siècle, lors du dynamitage par les autorités allemandes, en février 1943, du quartier Saint-Jean, cœur historique de Marseille. Mémé Vincent avait été indemnisée et c'est ainsi qu'elle avait pu s'acheter cette maison près de chez Maman.

La maison de mémé Vincent était composée d'une cuisine, d'une chambre et une autre pièce où elle avait installé sa machine à coudre. À sa mort, la maison a été vendue. Une fois, Maman et ma sœur Gaby se sont rendues à l'agence immobilière qui se trouvait sur le marché de la Plaine et ont aperçu la femme du frère de Papa. Comme elles n'étaient pas en bons termes, elles sont reparties précipitamment, de peur d'avoir à discuter d'affaires qui n'étaient pas très claires. Est-ce au niveau des trois cent trente francs qui avaient été versés à la grand-mère lorsqu'elle avait été expulsée ou de la vente de la maison à son décès ?...

Cependant, en évoquant le marché, je me souviens de m'être rendu avec Maman faire les courses au marché qui se tenait sur la place aux Huiles et le cours d'Estienne-d'Orves, dans le premier arrondissement de Marseille. C'était un marché de fruits et légumes principalement. Maman s'approche d'un étal pour acheter des oranges qui semblaient de très bonne qualité. Mais la vendeuse lui sert dans un sac plastique des oranges qu'elle prend au fond de son étal, des fruits bien avancés et à la limite du mangeable. Maman regarde dans le sac et s'aperçoit que les fruits sont de mauvaise qualité. Elle en parle à la vendeuse, qui ne veut rien savoir. Aussitôt, ma mère attrape le sac et jette les oranges à la tête de la jeune femme. Cette dernière est restée sans voix et nous sommes allées nous faire servir plus loin. Bel épisode ! Maman ne se laissait jamais faire...

Le cours d'Estienne-d'Orves était à l'origine un canal, le canal de la Douane, avant de devenir une belle place où, certains jours, les marchands venaient proposer leurs fruits et légumes. L'histoire de ce canal remonte au dix-septième siècle, à l'époque où le Vieux Port était occupé par l'arsenal des galères, lieu de construction, d'entretien et d'armement de navires de guerre aujourd'hui disparu. Un premier arsenal existait déjà au temps des Romains et d'autres l'ont remplacé au fil des siècles. Le dernier arsenal, commandé par le roi Louis XIV et édifié par Colbert à la fin des années 1600, est

celui qui a fait naître le canal de la Douane. En 1960, pour face au développement de l'automobile, le maire de Marseille de l'époque, monsieur Gaston Defferre, décide de créer un parking aérien de trois cent soixante-quinze places, inauguré en 1965. Si, au départ, l'avis général à propos de ce parking est positif, il ne satisfait plus les Marseillais dans les années 1970. Un comité est créé pour donner une seconde vie au parking : la structure de béton est découpée pour aller la placer ailleurs, dans le treizième arrondissement. Le projet est validé par la Mairie et la structure disparaît en 1987, remplacée par le parking souterrain actuel. Le nouveau cours d'Estienne-d'Orves, tel qu'il est aujourd'hui, a été inauguré en 1989, et il est l'œuvre de l'architecte urbaniste Charles Bové, qui a voulu en faire un espace vivant, objectif largement atteint.

Pour en revenir à notre oncle côté Farinetti, ce dernier, pour se dédouaner nous avait fait établir un livret de caisse d'épargne sur lequel il avait déposé dix francs pour chacun. Il était dit qu'il avait bien escroqué sa belle-sœur sur le peu de biens que possédait mon papa. Lorsque nous nous sommes installés dans le quartier Vauban, il était le propriétaire du débit de boissons qui se trouvait dans la même rue que le nôtre, *Le Bar Cyrnos*, mais nous ne nous fréquentions pas ou si peu. De toute façon, c'était un truand et nous ne l'avons plus jamais revu ; nous avons juste appris, quelque temps plus tard, qu'il était lui aussi décédé. Aucun chagrin, bien entendu !

J'ai toujours pensé que nous étions d'origine corse, mais ce n'était pas le cas. Ce bruit circulait car cela faisait bien, paraît-il, de dire que nous étions de cette région plutôt que de dire que nous étions d'origine italienne, qui plus est de l'Italie du Sud, de Massa Lubrense, une petite commune au sud de la péninsule de Sorrente, en Campanie, à environ vingt-cinq kilomètres au sud-est de Naples Est-ce vrai ou pas ? Nous n'en savons rien à vrai dire... La mère de Maman s'appelait Calabrese de son nom de jeune fille, et elle avait épousé un Français du nom de Daucan. Du côté de mon père, ses grands-parents s'appelaient Pogetti. Donc, effectivement,

nous n'avons pas d'ancêtres d'origine corse, mais sans aucun doute des racines italiennes, ce qui me convient très bien.

Au cours d'un voyage en famille, avec Maman, dans un village près de Milan, nous nous étions arrêtées dans un bar pour boire un café et pour demander notre route au patron du débit de boissons, un Italien, bien sûr, qui a conversé un moment avec nous

— Vous êtes de quelle région, en France ? nous a-t-il demandé.

— Marseille, avons-nous répondu.

Après nous avoir fait remarquer, que dans cette ville, il y avait beaucoup de Maghrébins, il nous dit, avec un air dédaigneux :

— C'est comme chez nous, tous les Italiens du Sud sont comme eux.

Nous n'avons plus osé lui dire que nos ancêtres étaient de cette partie de l'Italie. Nous en avons bien ri par la suite.

Maman trouva enfin un bar à acquérir dans le quartier Vauban, où nous nous installons définitivement. Ce quartier porte le nom d'un illustre ingénieur, Sébastien Le Prestre de Vauban, marquis de Vauban, né en 1633 à Saint-Léger-de-Foucheret, dans l'Yonne, et décédé en 1707, à Paris. Il fut architecte, essayiste, urbaniste, maréchal de France et commissaire général des Fortifications sous Louis XIV. Voulant doter la France d'une ceinture de fer à ses frontières, il créa de nombreuses citadelles et places fortifiées, notamment en Provence. Dans les Hautes-Alpes, Mont-Dauphin et Briançon, appartiennent ainsi au réseau des douze sites majeurs de Vauban, créé en 2005 à l'initiative de la ville de Besançon. Ma mère a acquis le bar de ce quartier à l'âge de trente-neuf ans – mes parents avaient le même âge, ma mère était née le 9 septembre 1914 ; mon père, le 10 septembre de la même année – et elle en a fermé les portes à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Nous avons demandé à Maman de s'arrêter de travailler car nous nous faisions du souci pour elle, à son âge, dans un

tel environnement. Nous avons eu tort. Son activité lui manquait et elle est tombée en dépression, ce qui a provoqué, par la suite, une démence sénile qui dura douze ans. Elle est partie rejoindre mon papa à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Je dis « démence sénile » contrairement aux autres qui parlaient de maladie d'Alzheimer. Quand je rendais visite à ma maman dans l'Ehpad où nous l'avions placée, quand j'arrivais, elle m'appelait par mon prénom et me répétait :

— Dis-moi, ma chérie, tu m'aimes ? Moi je t'aime fort.

Alors je me raccrochais à cela et j'y croyais dur comme fer.

Passons sur ces tristes souvenirs. L'établissement de ma mère était très agréable. À l'entrée, il disposait d'une salle avec un comptoir et, tout autour des murs, des boiseries comme dans les demeures anciennes ; une marche menait dans une autre salle, très spacieuse, ornée de belles peintures (nous n'avons jamais su si elles avaient de la valeur ou pas), des placards fermés par des portes anciennes, une cheminée qui fonctionnait mais que nous n'utilisons pas, et un petit cagibi dans lequel se trouvait le téléphone destiné aux clients, mais également à nous car nous n'en avions qu'un. Il nous servait également pour jouer. Nous n'avions pas besoin de grand-chose à cette époque pour jouer et nous faisons semblant d'appeler une copine, le docteur, etc. Cela dépendait du scénario que nous avions mis en place. Plus tard, nous avons acquis un baby-foot, puis plus tard un billard, très prisés, l'un comme l'autre, par les clients. Ces jeux avaient été installés dans la seconde salle. Bien entendu, des tables et des chaises étaient disposées dans les deux pièces pour la clientèle. Dans la première salle, il y avait une trappe que nous avons ouverte plusieurs fois, sans jamais avoir le courage d'y descendre pour voir ce qu'elle cachait : peut-être un cadavre ?...